

La science de l'ancien testament et sa tache actuelle

Autor(en): **Gressmann, Hugo**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **1 (1913)**

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA SCIENCE DE L'ANCIEN TESTAMENT ET SA TACHE ACTUELLE

I

La science de l'Ancien Testament a pour tâche d'étudier l'histoire des Israélites, notamment l'histoire de leur littérature et de leur religion. On s'accorde à reconnaître que, sans porter atteinte à l'autorité religieuse des livres de l'Ancien Testament, on doit les examiner au point de vue de l'histoire puisque, comme tout ce qui est humain, ils sont nés et se sont développés graduellement à travers des périodes de grandeur et de décadence. Les règles qui valent ailleurs valent aussi pour l'Ancien Testament, encore que la tradition ecclésiastique rende plus difficile de les appliquer dans ce domaine. Dans leurs lignes générales, les méthodes scientifiques de l'histoire et de la philologie ont été établies par plusieurs siècles de travail ; dans le détail il y a lieu de les affiner encore et de les appliquer d'une façon toujours plus conséquente.

Nous assistons aujourd'hui à un progrès de cette méthode qui porte sur un point fondamental ; en pratique, on n'en a pas encore tenu un compte suffisant, mais il est de la plus haute importance pour la science de l'Ancien Testament. C'est une des particularités de la philologie d'attribuer une grande valeur au témoignage externe : on note avec grand soin à quel moment une idée apparaît pour la première

fois. On a raison de procéder ainsi, mais on a le tort d'en conclure, comme on le fait d'habitude, que cette idée date exactement de cette époque, ou même qu'elle est une création de l'auteur chez qui on l'a rencontrée. On ne prend pas garde que notre connaissance du passé dépend pour une très grande part du hasard et que bien facilement des documents nouveaux peuvent venir la rectifier. Un exemple montrera combien il faut être prudent. Pendant longtemps on a admis que la notion du « dieu des cieux » (*baal samîn*) chez les Sémites était d'origine persane : les textes qui y faisaient allusion ne remontaient pas au-delà du iv^e siècle avant J.-C. Le jour où l'on s'aperçut que cette idée se rencontrait déjà dans des documents sémites des vii^e et viii^e siècles, la théorie entière s'écroula. Le fait qu'un témoignage externe est parvenu jusqu'à nous est toujours un effet du hasard. Sans doute il confirme l'existence de certaines idées à une époque donnée, mais il ne nous dit rien sur l'âge ni sur les origines de ces idées.

La contre-partie de cette vérité n'importe pas moins. Pour le philologue, cela seul existe, qui se trouve dans les documents ; dans la réalité, la vie passe presque toute entière à côté des documents, et ce que ceux-ci ne nous rapportent pas est souvent de plus de conséquence que ce que nous y lisons. Il faut que l'historien sache aller au delà de la lettre écrite ; qu'il triomphe de cette foi aveugle au témoignage externe qui n'est que du matérialisme et du plus épais. Les fanatiques de la lettre ont tort de crier au subjectivisme effréné, ils oublient qu'il y a dans le fonctionnement de l'esprit humain quelque chose de permanent : les lois de la psychologie et de la logique, applicables à toute espèce de développement, sont plus solidement établies que les pauvres témoignages d'une tradition qui peut être renversée aujourd'hui ou demain.

Cela est de grande portée. Veut-on, par exemple, déterminer si une manière de voir est, ou non, originale, on ne se bornera pas à se demander où des idées analogues se

rencontrent, on recourra tout d'abord à la logique et à la psychologie qui, seules, peuvent aider à résoudre le problème des origines ; ce n'est qu'ensuite que l'on fera appel aux représentations parallèles des autres peuples et, pour savoir s'il y a eu influence réciproque, l'on ne se laissera convaincre que par des arguments décisifs. Ou bien : on ne peut écrire l'histoire d'une littérature sans être obligé de recourir à certaines conjectures ; c'est le fait de toute recherche historique. L'historien se distingue de l'annaliste précisément parce qu'il s'efforce de retrouver les relations de cause à effet, là même où la tradition ne les atteste pas expressément. Des prémisses inattaquables au point de vue de la psychologie et de la logique sont plus sûres que n'importe quel témoignage tiré des documents écrits. Il faut oser témoigner plus de confiance à l'esprit humain vivant et actif qu'à une lettre morte, mais les précautions d'un philologue lui interdisent souvent pareille hardiesse. Pourtant on ne saurait douter que cette règle de méthode historique et philologique ne soit bonne ; elle ne tardera pas à s'imposer universellement comme tant d'autres règles que personne ne discute plus.

II

Plus encore que de nouvelles règles de méthode, ce sont les matériaux nouveaux que la science de l'Ancien Testament a désormais à sa disposition, qui vont lui faire subir une transformation profonde.

Elle n'avait jusqu'ici guère d'autre source que les livres du canon hébreu ; sans doute il en sera encore de même à l'avenir d'une manière générale ; pourtant, à côté des études purement philologiques, l'archéologie fait désormais valoir ses droits.

Il y a lieu de mentionner d'abord l'étude de la Palestine moderne. Comme on le sait, la géographie historique a pris

grâce à elle une précision nouvelle, les noms des localités actuelles étant souvent identiques ou du moins à peu près semblables aux noms anciens. Les recherches ethnographiques ne sont pas moins fécondes : bien que l'on soit moins unanime à le reconnaître, elles nous promettent sur l'antiquité des aperçus de toute importance, car l'Orient a conservé jusqu'à nos jours avec ténacité certains traits anciens, remontant parfois à l'antiquité la plus reculée. Citons quelques sujets d'études pris dans cet immense domaine : les circonstances économiques, la constitution des tribus et des villes, les métiers et les professions, les maisons, les tentes, les outils et la façon de s'en servir. Il faut y joindre le folklore : mœurs et coutumes, idées profanes et religieuses, chants et mélodies, légendes, histoires plaisantes, bref tout ce qui remplit la vie quotidienne du Palestinien. Il faut mentionner encore les recherches de sciences naturelles portant sur le climat, la géologie, la flore, la faune, les maladies, les épidémies.

Les chercheurs s'attachent avec prédilection aux études qui se rattachent à l'histoire comparée de la religion, aux sites et aux arbres sacrés, aux sacrifices, aux rites, aux idées religieuses en général. Des voyageurs isolés, ainsi que les instituts permanents des nations occidentales, rivalisent de zèle pour enrichir notre connaissance du pays et de ses habitants. D'abondants matériaux ont déjà été réunis, il s'y en ajoute chaque jour de nouveaux qu'il s'agit de classer et d'élaborer en vue des synthèses futures.

Sans doute une petite partie seulement de ces documents servira d'une façon directe à l'interprétation des textes bibliques, mais l'on ne saurait méconnaître le profit que la science de l'Ancien Testament retire de ces études. Cette connaissance des conditions de la vie d'aujourd'hui sert avant toute chose à faire revivre la Palestine antique. Sans doute c'est, à proprement parler, le privilège de celui-là seul qui a voyagé en Terre-Sainte et qui a contemplé de ses propres yeux les tableaux de la vie orientale, de voir s'opérer

sous ses yeux cette résurrection. Mais dans l'état actuel des communications les distances n'existent plus et l'on est en droit de réclamer de tous ceux qui se spécialisent dans l'étude de l'Ancien Testament qu'ils aient vu, une fois au moins, la terre classique de leurs études, comme il convient qu'un helléniste ait séjourné à Athènes, et qu'un latiniste ait vu Rome.

Les différences entre l'Orient et l'Occident sont si fondamentales que celui-là seul peut comprendre l'Ancien Testament qui s'est mêlé lui-même à la vie de ces pays et qui a pu en admirer la lumière éclatante. La science ne peut que gagner à ce que les savants de cabinet s'arrachent pour un temps à leurs livres afin d'étudier la vie elle-même.

Ce que le maître aura vu il tiendra à le faire voir à ses élèves. Les professeurs des Etats-Unis organisent déjà des voyages en Palestine pour leurs étudiants, et d'Allemagne on envoie chaque année dix pasteurs ou professeurs de gymnase pour passer trois mois en Terre Sainte. Tant que ces avantages ne seront assurés qu'à de rares privilégiés, il faudra trouver moyen de donner à ceux qui restent un enseignement qui fasse tableau. Pour cela on aura tout d'abord recours à des musées. Il n'est pas d'université qui ne puisse à peu de frais réunir une petite collection archéologique : outils de paysans et de bergers, modèles de maisons, de tentes, de fours, de tombes. Les projections lumineuses sont plus importantes et plus accessibles encore. On ne conçoit pas aujourd'hui un enseignement fécond sans elles, car l'exégèse, l'histoire de la littérature et surtout l'histoire des religions ne peuvent se passer d'une illustration concrète. Pour ne citer qu'un exemple, la légende de Samson prend une tout autre couleur, si l'on a sous les yeux les lieux mêmes où les principaux épisodes se déroulent : Zora avec son autel encore debout, Timna, Etam et Gaza, et si l'on peut illustrer certains détails du récit par l'image d'un métier de tisserand, d'une mâchoire d'âne, d'une maison de Philistins sur ses deux colonnes centrales, ou par la mosaïque

hellénistique de Malte, qui montre Dalila coupant les cheveux de Samson.

La connaissance de la Palestine antique est plus importante encore. Citons en premier lieu les trouvailles archéologiques que l'on a faites un peu partout dans le pays : vieux autels, statues, inscriptions, routes, tombes, ustensiles, etc. Les nombreux sanctuaires découverts à Petra sont au premier plan. Sans doute ils appartiennent à l'époque nabathéenne (200 av. — 200 ap. J.-C.) et plusieurs ont subi l'influence de la Grèce. Ils permettent pourtant de se représenter à merveille les hauts-lieux (*bamôth*) des Cananéens et des Israélites. C'est là qu'on a pu voir pour la première fois la forme que l'on donnait aux pierres et aux poteaux consacrés, aux autels et aux tables servant aux repas de sacrifices, les colonnes commémoratives et les stèles funéraires, les pierres votives, les niches et les cavernes, bref toute l'installation des lieux consacrés, à l'époque qui précède celle des prophètes. Il n'y a pas là matière seulement à des images instructives, ce sont des problèmes nouveaux qui se posent aux historiens de la religion d'Israël.

Il faut parler aussi des fouilles entreprises récemment en Palestine. Il est vrai qu'elles n'ont pas fait sensation comme celles d'Égypte ou de Babylonie ; les trouvailles qu'on y a faites sont beaucoup moins considérables. On a éprouvé aussi quelque déception en constatant que le profit de ces fouilles pour l'histoire des religions était petit, quelque peine qu'on se soit donnée pour voir dans la moindre pierre un autel et dans toute colonne une stèle sacrée. Toutefois la science de l'Ancien Testament en a tiré des indications utiles spécialement en ce qui concerne l'histoire politique. De nouveaux problèmes ont surgi, touchant les relations des peuples orientaux au cours de l'histoire. Rappelons ce fait important que, dans le domaine de la vie matérielle, la civilisation palestinienne dépend de l'Égypte d'une façon décisive. Il est impossible dès lors de ne pas se demander jusqu'à quel point la vie spirituelle d'Israël

porte, elle aussi, les traces de l'esprit égyptien. Les fouilles anglaises en Philistie ont montré à n'en pas douter l'influence de la culture égéenne. Il s'agit maintenant de suivre le rayonnement de cette civilisation, c'est là une tâche jusqu'ici insoupçonnée. Enfin les tablettes d'argile trouvées à Thaanach et à Geser ont montré des influences babyloniennes à l'œuvre concurremment avec celles de l'Égypte et du monde égéen.

Ces conclusions ressortent plus clairement encore des découvertes faites hors de Palestine, qui dépassent en importance toutes celles qui ont été faites dans le pays même. Les tablettes d'argile de Tell-Amarna dans la Haute-Égypte et de Boghazköj en Asie-Mineure ont jeté une lumière éclatante sur la période obscure de l'histoire de la Palestine vers l'an 1400 avant J.-C. En effet les lettres que l'on a trouvées là proviennent en partie de Palestine. D'autres y sont adressées ou font allusion aux circonstances palestiniennes. A cette époque, les relations diplomatiques utilisaient en Palestine, comme dans tout l'Orient, l'écriture et la langue babyloniennes. En Égypte les écrivains publics apprenaient la langue dans les textes mythiques babyloniens. Si cette littérature était connue jusqu'en Égypte, on peut conclure qu'elle l'était à plus forte raison en Palestine, puisque ce pays servait de passage aux exportations babyloniennes en Égypte. La science de l'Ancien Testament tirera tout naturellement de ces faits certaines conclusions importantes.

Les papyrus trouvés à Eléphantine, dans l'extrême sud de l'Égypte, ne sont pas moins instructifs. Ils nous transportent à l'époque postexilique et nous font connaître la situation d'une communauté juive de la Diaspora. On n'a pas été surpris seulement par l'antiquité de cette colonie militaire remontant au VII^e siècle avant J.-C., mais par le paganisme vivace qu'on y rencontrait : à côté de Yahvé (Yahû) on adorait d'autres dieux. Une lumière nouvelle a été jetée sur les rapports des Israélites et de l'Égypte, et certains récits de l'Ancien Testament que l'on ne comprenait pas

jusqu'ici ou dont l'on donnait une fausse interprétation nous apparaissent maintenant sous leur vrai jour. Mais surtout on peut maintenant apercevoir les forces qui étaient à l'œuvre dans la formation de l'Eglise juive ; on entrevoit les relations des Juifs d'Egypte, et des Juifs en général, avec les Samaritains et leur opposition contre le judaïsme exclusif de Babylone et de Jérusalem ; et l'on découvre du même coup les rapports qu'entretenaient les Juifs avec le gouvernement perse. Cela décide de l'authenticité des décrets perses reproduits dans les livres d'Esdras et de Néhémie.

III

Nous n'avons pu donner qu'un aperçu rapide des richesses que les fouilles palestiniennes ont mises au jour. Ces matériaux nouveaux posent de nouveaux problèmes qui nécessairement transforment jusqu'à un certain point la science de l'Ancien Testament.

Avant que la pioche de l'explorateur n'eût ramené à la lumière l'Orient antique, on n'avait à sa disposition que la tradition arabe primitive, et on l'exploitait abondamment pour l'intelligence de l'Ancien Testament, si l'on avait le souci de sortir du domaine étroit des livres canoniques. Il y a quelques dix ans encore on admettait couramment qu'un spécialiste de l'Ancien Testament devait savoir l'arabe pour pouvoir comparer la langue, la littérature et la religion des Arabes à celles des Hébreux. Cette situation privilégiée des études arabes n'a plus sa raison d'être aujourd'hui, quoique dans la pratique la tradition des chaires d'arabe dans les universités subsiste. La connaissance des civilisations assyro-babylonienne d'une part, égyptienne de l'autre est d'une importance beaucoup plus grande, soit pour l'étude de l'antiquité en général, soit pour celle de l'Ancien Testament. Non pas que nous refusions à la civilisation arabe toute originalité

et toute signification, mais elle passe cependant au second plan, si on la compare aux civilisations assyro-babylonienne et égyptienne, dont dépend tout le développement ultérieur.

Les fouilles nous ont montré que les relations de Canaan et d'Israël avec les peuples qui l'entouraient ont été de tout temps très intimes. Pour écrire une histoire du peuple d'Israël, il faut le replacer dans le mouvement de la civilisation orientale. Il est devenu aujourd'hui impossible de se limiter exclusivement à l'Ancien Testament; cette attitude, si on s'y maintenait, mériterait d'être condamnée comme anti-scientifique. Sortir Israël de son isolement, comparer sa littérature et sa religion avec celles de l'Égypte, de Babylone et de l'Orient tout entier, c'est désormais la tâche principale de la science de l'Ancien Testament. C'est par cette ambition nouvelle que la génération contemporaine se distingue de Wellhausen et de son école, dont nul d'ailleurs ne songe à méconnaître les services. A part quelques recours à l'arabe, les savants de jadis ont surtout demandé l'intelligence de l'Ancien Testament à l'Ancien Testament lui-même. Ils ont réalisé des prodiges dans ce genre et de la nécessité ont fait une vertu. Mais aujourd'hui l'horizon s'est élargi, les matériaux se sont accumulés et des tâches nouvelles attendent la nouvelle génération. En se fermant ces portes-là, la science commettrait une faute grave.

Sans doute plus anciennement déjà les regards s'étaient occasionnellement portés vers l'Égypte et vers Babylone. Les rapports des premiers chapitres de la Genèse (1 à XI) avec les mythes babyloniens sont si évidents que l'on ne pouvait pas ne pas se demander s'il n'y avait pas là un emprunt. Mais comme l'on ne savait rien d'un contact ancien, on supposait que ces récits avaient passé d'un peuple à l'autre à l'époque assyrienne (environ au VII^e siècle avant J.-C.). Aujourd'hui le problème se pose tout autrement, car les découvertes d'Amarna montrent que les mythes babyloniens peuvent avoir pénétré en Palestine aux environs de l'an 1500 déjà. Un heureux hasard a voulu que parmi ces

tablettes d'argile se trouvât aussi le récit du mythe d'Adapa qui, pour l'essentiel tout au moins, peut être considéré comme l'original du récit biblique du Paradis. Si ce mythe était connu en Egypte vers l'an 1400, à plus forte raison l'était-il en Palestine, lieu de passage des caravanes. On peut faire valoir pour le prouver des arguments tirés du texte même : si le Tigre coule « à l'est d'Assur » (GENÈSE II, 14) il ne peut être question du pays d'Assur, mais seulement de la ville d'Assur située sur la rive droite du Tigre. Mais Assur n'eut d'importance qu'aussi longtemps qu'elle fut la capitale du royaume, c'est à dire jusqu'en l'an 1300 avant J.-C. Dès lors le récit doit dater de cette époque. C'est dire que l'influence de la littérature babylonienne sur celle d'Israël est singulièrement plus ancienne qu'on ne l'admettait naguère.

Elle n'est pas seulement plus ancienne, elle est aussi beaucoup plus forte qu'on ne le croyait. Entre l'an 2000 et l'an 1000 avant J.-C. le pays de Canaan doit avoir été littéralement imprégné de culture babylonienne. C'est avant l'an 2000 que les Babyloniens ont inauguré leurs campagnes vers l'ouest et à partir de ce moment-là un flot ininterrompu de soldats et de marchands, d'idées et d'objets s'est déversé sur Canaan. Quand l'empire de Babylone s'écroula pour faire place à celui de l'Égypte, la civilisation babylonienne se maintint néanmoins et, par l'intermédiaire des Cananéens, elle agit encore sur les Israélites. Retrouver dans l'Ancien Testament ces influences babyloniennes est donc une des premières tâches de la science de l'Ancien Testament, si elle se préoccupe de l'histoire.

Autrefois on pouvait se contenter de poser la question de l'origine babylonienne quand on étudiait les légendes des onze premiers chapitres de la Genèse et certains passages épars où l'influence de Babylone se marque avec évidence ; mais aujourd'hui il n'est pas de texte qui ne nous oblige à poser la même question. La réponse, il va sans dire, ne sera pas toujours affirmative, mais la question sera toujours posée

et toute étude historique sérieuse lui réservera la première place.

Mais qu'on se garde bien de ne porter les yeux du seul côté de Babylone, comme font les « panbabylonistes » qu'hypnotise à tel point la gloire de Babylone qu'ils flairent partout dans le monde, — non seulement en Asie occidentale et en Egypte, mais jusqu'en Chine et jusqu'au Mexique, — des influences babyloniennes. Les fouilles ont montré que l'Egypte a été, à côté de Babylone, un autre centre de civilisation pour cette partie de l'Orient qui touche à la Palestine. Les relations de l'Egypte avec la Palestine et la Syrie sont aussi anciennes que celles qu'entretenaient ces pays avec Babylone, elles remontent également à l'époque qui va du trentième au vingtième siècle avant l'ère chrétienne. C'est par la Palestine aussi qu'ont passé les armées et les caravanes, les marchandises et les idées qui, d'Egypte, se répandirent sur l'Orient. Entre l'an 2000 et l'an 1000 la Palestine a été, plusieurs siècles durant, une province égyptienne, administrée par des fonctionnaires égyptiens au nom des Pharaons. Des monuments égyptiens s'élevaient sur terre cananéenne, des scarabées, des amulettes et des statuettes de dieux égyptiens étaient répandus un peu partout et c'est d'Egypte que provenaient les objets de luxe dont on ornait les palais. Dès lors une question s'impose à l'historien : dans quelle mesure la littérature, les idées religieuses et morales des Israélites se ramènent-elles à une origine égyptienne et jusqu'à quel point ont-elles subi l'influence de l'Egypte ?

Il faut tenir compte encore des autres civilisations de l'Asie occidentale avec lesquelles les Israélites sont entrés en contact. C'est d'abord la civilisation égéenne dont le foyer se trouvait dans les îles de la Méditerranée, en Crète et à Chypre, ainsi que sur les côtes de l'Asie Mineure, et que les Philistins surtout firent pénétrer en Palestine. C'est ensuite la civilisation phénicienne, florissant vers l'an 1000, si composite et d'un rayonnement pourtant si puissant; on peut

constater les traces de son influence sur Israël dès les temps de Salomon. C'est enfin la civilisation hétéenne, issue de l'Asie Mineure et de la Syrie septentrionale, qui se répandit dans toutes les directions. Elle aussi doit sa résurrection aux fouilles les plus récentes et il semble bien qu'en originalité, en âge et en importance elle puisse se mesurer avec la civilisation assyro-babylonienne et qu'elle doive être appelée à jouer son rôle dans le jeu des influences historiques. Les fondateurs d'Assur, la capitale de l'Empire, portent des noms hétéens (Kikia et Uspia) comme aussi le roi qui régnait à Jérusalem aux environs de 1400 (Abdichipa). N'a-t-on pas été jusqu'à proposer récemment de voir des Hétéens dans les Hyksos d'Egypte ; cela, à vrai dire, reste problématique.

Quand bien même la science de l'Ancien Testament n'a pas encore élucidé la question des rapports de la civilisation israélite avec celles de l'Orient, il n'en est pas moins évident qu'elle ne saurait refuser d'aborder les problèmes nouveaux et de travailler à leur solution. On pourrait croire, au premier abord, que cette façon de traiter l'histoire d'Israël en rapport avec celle des autres peuples diminue l'autorité de l'Ancien Testament et porte atteinte à la foi. On ne saurait nier que l'attrait de la nouveauté et les difficultés spéciales de la tâche n'aient contribué à l'éclosion de certains travaux d'une valeur douteuse. Ce n'est pas l'affaire de tout le monde d'entreprendre des recherches historiques et les études comparées qui s'imposent aujourd'hui, plus que toute autre demandent un tact affiné et une méthode rigoureuse. Du reste les généralisations prématurées et les exagérations imprudentes, si fréquentes lorsqu'une science se transforme, se condamnent elles-mêmes.

Souligner les influences subies, ce n'est pas nier que l'on ait été original ; bien au contraire, c'est en marquant les traits qui témoignent d'une dépendance qu'on fait apparaître ceux qui accusent l'originalité. L'historien se doit de mettre en lumière ce double aspect des choses. De même qu'il n'est pas scientifique de déclarer que tout, dans le fait considéré,

est original, de même on s'abstiendra de tomber dans l'autre extrême et de ne voir partout qu'emprunts et influences étrangères; et quand la part de ces influences serait très grande, il n'en reste pas moins que, transplantées dans un sol nouveau, les idées subissent une transformation et prennent une signification nouvelle que l'historien consciencieux ne saurait négliger. Le prestige des grands hommes ne pâtit pas du fait qu'on montre dans quelle mesure ils ont été influencés par les idées de leur pays ou par celles de l'étranger et comment ces idées ont eu part aux œuvres qu'ils ont produites. Bien au contraire, ce sont ces recherches mêmes qui permettent d'établir combien ils dépassent la moyenne et où paraît leur originalité. Il en est de même pour les écrivains de la Bible. Si convaincu qu'on soit de l'origine divine des idées qu'ils expriment, les plus grands écrivains de l'ancienne alliance n'en restent pas moins hommes et, comme tels, ils sont de leur temps, soumis aux influences du dehors.

Comme les recherches se poursuivent encore il n'est pas possible d'établir dès aujourd'hui le bilan définitif de ces travaux. On comprendra sans autres que, telles que nous venons de les présenter, les questions nouvelles nous obligent sur certains points à reviser les solutions anciennes, — parfois même à les écarter complètement, — tandis que sur d'autres points les positions traditionnelles gardent leur valeur provisoirement, peut-être même pour toujours. Les découvertes de l'archéologie et les fouilles ont amené les savants à entreprendre un travail de revision, qui se poursuit sur différents chantiers à la fois. Pour le moment on s'est tenu aux questions d'importance secondaire, mais, peu à peu on en vient à aborder les problèmes capitaux. Il a fallu commencer par le détail, mais plus le détail se transforme plus aussi se modifie le tableau d'ensemble, jusqu'à ce qu'enfin une synthèse nouvelle puisse être élaborée, qui vienne se substituer aux hypothèses admises jusqu'ici.

Pour l'heure il importe surtout de mettre en lumière les problèmes nouveaux et de recruter au sein de la jeune gé-

nération des collaborateurs prêts à entreprendre la grande œuvre qui nous sollicite. Précisons par quelques exemples :

L'histoire de la religion israélite exige que l'on soumette à un nouvel examen toutes les espèces de sanctuaires, leur architecture, leurs autels, leurs stèles saintes, leurs poteaux, leurs images, les objets sacrés destinés aux oracles, les chérubins, les séraphins, etc. Les matériaux abondent, il reste aux savants à en tirer profit pour la science. Jusqu'à ce jour on s'est borné à étudier l'Ancien Testament et à écouter le témoignage des textes. Si l'on veut sortir de l'ornière il faut que l'archéologie vienne maintenant enrichir la philologie. Et l'on devra — au lieu de se borner à la seule Palestine — avoir les yeux ouverts sur l'Orient tout entier, Puis, après avoir réuni tout l'ensemble des matériaux fournis par l'antiquité profane et religieuse, il faudra les classer, les ordonner chronologiquement et leur assigner leur place dans l'évolution historique. Quand on aura groupé et interprété toutes les traditions littéraires et archéologiques, on sera en droit de discuter et de trancher dans chaque cas particulier la question que nous avons posée plus haut, alors seulement on pourra dire en quelle mesure Israël fut dépendant de ses voisins et quelle fut son originalité.

Ce ne sont pas seulement les antiquités et les objets du culte qu'il importe de soumettre à une étude comparée, ce sont aussi les conceptions religieuses. Les religions de l'Asie occidentale qui sont entrées en contact les unes avec les autres doivent être analysées et les diverses notions qu'elles contiennent distinguées et comparées. Citons, à titre d'exemple, quelques sujets d'étude : dans quelle mesure ces diverses religions conçoivent-elles Dieu comme un être personnel ? Comment la capacité de se faire des représentations anthropomorphiques de la divinité varie-t-elle d'un peuple à l'autre ? — Quelle signification convient-il d'attribuer au sexe des divinités ? — Comment les forces de la nature sont-elles personnifiées ? — Quelles sont les forces sociales à l'œuvre dans les sociétés humaines ? Les idées

morales, les coutumes rituelles, etc. Dans cette étude des idées religieuses aussi, on ne réussira à montrer clairement le caractère propre de la religion d'Israël que lorsqu'on l'aura considérée dans ce qui la rapproche et dans ce qui la sépare des religions qui lui ressemblent ou qui l'entourent. Nous avons dans ce domaine quelques études préliminaires, mais c'est à peine si l'on s'est mis à l'examen systématique de ces questions.

On recourra à la même méthode pour étudier les divers types de la piété que nous rencontrons dans les pays dont il a été question jusqu'ici. En effet c'est à tort qu'on considère comme exclusivement israélites certaines formes de la vie religieuse que l'on rencontre en réalité en divers lieux de l'Orient ; tels sont : la vie religieuse de l'individu dans son rapport avec la vie religieuse du clan, l'extase mystique des derviches et des prophètes, l'état d'âme qui s'exprime dans les prières et les psaumes, la religion intellectualiste et terre à terre des auteurs de proverbes et des moralistes, le doute résigné qui se rencontre chez les esprits à tendance philosophique. Ici encore seules des recherches minutieuses et méthodiques permettront d'établir dans chaque cas particulier si l'on est en présence d'influences étrangères ou de créations originales de la vie de l'esprit. Alors aussi on pourra reconnaître quelles sont les formes de piété qui jouèrent en Israël un rôle prépondérant et qui marquent le mieux le caractère propre de la religion israélite.

L'histoire comparée des littératures doit venir prendre sa place à côté de celle des religions. On s'y est appliqué déjà en confrontant avec les mythes babyloniens les légendes de la Genèse relatives aux origines, notamment les récits du déluge. Mais on ne peut pas s'en tenir là, il faut passer en revue toute la littérature d'Israël en se plaçant toujours au point de vue que nous avons indiqué plus haut. Nous possédons à l'heure qu'il est plusieurs échantillons de prophéties égyptiennes et de récits prophétiques, on ne saurait par conséquent éviter d'examiner s'il y a eu influence

des prophètes égyptiens sur ceux d'Israël, et de comparer ces deux littératures, tant au point de vue de la forme, des idées et des sentiments, qu'au point de vue des influences de milieu qu'ont subies les écrivains. Plus nombreux encore, innombrables presque, sont les psaumes égyptiens et babyloniens qui sont venus jusqu'à nous ; ces découvertes ont eu pour résultat de sortir de leur isolement les psaumes de l'Ancien Testament ; elles nous ont révélé qu'ils ne constituaient qu'un petit groupe dans le vaste ensemble d'un genre répandu partout en Orient. L'étude comparée doit nous apprendre si le psautier biblique a hérité du patrimoine d'idées, de sentiments religieux et d'images d'autres peuples, jusqu'à quel point il est sans analogue et s'il peut prétendre à une valeur éternelle. On peut affirmer dès maintenant que les psaumes hébraïques n'ont pas à redouter la comparaison, pas plus que les prophéties israélites, mais qu'au contraire leur autorité religieuse et leur beauté littéraire ne feront que gagner à cette confrontation.

IV

A lire le bref exposé qui précède, il peut sembler que les problèmes nouveaux qui se posent à la science de l'Ancien Testament proviennent seulement de recherches plus étendues, qui ont élargi notre horizon et mis à notre disposition une foule de faits nouveaux. Mais il convient d'ajouter qu'on ne s'est pas borné à travailler en surface ; c'est en creusant plus profond qu'on s'est heurté à des questions nouvelles. On ne saurait se dispenser de nommer ici le pionnier qui a frayé la voie à ces recherches d'une si grande portée : Hermann Gunkel. Le premier il a dirigé l'attention sur les divers *genres* littéraires entre lesquels se répartissent les écrits bibliques, et donné pour tâche à la science de l'Ancien Testament de faire la description et l'histoire

de chacun de ces genres, en tenant compte, ici encore, de l'histoire littéraire de l'Orient tout entier.

Jusque là l'histoire littéraire de l'Ancien Testament se bornait à un examen critique des sources et des livres conservés par la tradition, principalement des sources du Pentateuque et du Livre de Josué. Julius Wellhausen, en qui nous vénérons le plus grand maître de notre science, a manié avec une maîtrise achevée le scalpel de la critique et les résultats auxquels lui et son école sont parvenus conserveront jusqu'à un certain point leur valeur. La critique des sources demeure le fondement de toute étude littéraire et historique, mais elle doit être complétée et approfondie par l'analyse littéraire du style et des divers genres qui, nous pouvons l'espérer, jettera de nouvelles lumières sur l'origine et le développement de la littérature hébraïque.

Il s'agit tout d'abord de discerner quels sont les genres littéraires qui se rencontrent dans l'Ancien Testament. Un certain nombre de ces genres sont représentés encore dans les littératures actuelles, tels les légendes, les contes, les proverbes, les morceaux à tendance politique, les liturgies, etc ; mais il en est beaucoup qui se sont perdus et qu'en l'absence de toute tradition écrite on est obligé de reconstituer. C'est ainsi que l'on trouve chez les prophètes des menaces et des promesses, des avertissements et des appels ; dans les psaumes : des hymnes et des chants d'actions de grâce, des plaintes qui prêtent une voix au peuple tout entier et des prières individuelles.

Quelle valeur faut-il attribuer à ces travaux ? Faut-il y voir autre chose qu'un jeu ? Un exemple moderne nous permettra de répondre à cette question. Si l'on veut comprendre un conte, il est important de savoir ce que comporte ce genre littéraire. Personne ne songe à s'étonner des aventures fantastiques qui s'y déroulent, chacun sait qu'un conte est destiné à divertir les enfants et les simples. Chaque genre littéraire a son lieu (le conte a la chambre où jouent les enfants comme le sermon a la chaire) et sa façon d'entrer

en matière (le conte dit : « il y avait une fois » et le sermon : « mes frères »). Chaque genre comporte certaines phrases consacrées par lesquelles on termine (quand on finit un conte on dit : « ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants », le pasteur dit pour terminer sa prédication : « amen »); chaque genre a son caractère (le conte se distingue par la puissance de l'imagination, le sermon par la plénitude du verbe) et son inspiration (le conte doit divertir et la prédication édifier). L'énumération pourrait continuer encore... Or il en est de même pour les genres littéraires de l'Ancien Testament ; eux aussi ils ont leur lieu, leur style, leurs procédés techniques, leur inspiration et leurs formules consacrées.

Ces considérations ont plus de prix encore lorsqu'il s'agit des œuvres anciennes, car aujourd'hui la personnalité de l'écrivain joue un rôle prépondérant. Savoir qu'un livre est un roman ne m'apprend pas grand chose, l'essentiel pour moi c'est d'en connaître l'auteur. Mais dans la littérature hébraïque l'écrivain disparaît derrière son œuvre ; sans doute il n'est pas absent, comme nous le montre l'exemple des grands prophètes, mais son rôle est bien plus effacé qu'on ne l'admettrait aujourd'hui. Sauf pour les livres prophétiques, les conventions qu'implique le genre sont l'essentiel. Quand on connaît un hymne (nous voulons parler de chants composés à la louange de Dieu) on les connaît tous : car, dans la règle, leur structure, leur inspiration, leur thème, leur début et leur conclusion sont identiques. Il est tout naturel qu'avec le temps les genres se soient développés. A l'époque des juges ils ont une autre physionomie que du temps d'Esdras et de Jésus. Il faudra donc ajouter à la description du genre l'étude de son histoire.

Deux commentaires seulement, celui de Gunkel sur la Genèse et le nôtre sur Moïse⁽¹⁾, permettent jusqu'ici d'entrevoir la fécondité de cette méthode. Mais on verra mieux la portée de semblables recherches quand on les aura éten-

(1) Voir plus haut, p. 301 sq.

dues aux psaumes et aux prophètes. Car sur ce terrain la critique des sources est restée stérile. Il ne pouvait en être autrement puisque, pour se prononcer sur un récit, la critique, l'examine exclusivement au point de vue de sa structure logique et qu'en conséquence elle ne saurait s'appliquer à la littérature poétique et prophétique. Quand elle ne tient pas compte de cette différence, loin de servir à l'intelligence des textes elle l'obscurcit. La distinction des genres nous donne la clef des œuvres des prophètes et psalmistes ; son importance ne saurait donc être exagérée.

Il ne suffira pas de faire l'histoire des genres à un point de vue purement littéraire, on y joindra des considérations d'ordre esthétique auxquelles les savants sont en général trop indifférents ; il leur manque le sens de la beauté et de l'harmonie et ils estiment qu'il n'est pas digne d'un savant de se placer à ce point de vue. Si un homme est dépourvu de sens esthétique au point d'être insensible à l'art d'un Titien ou d'un Michel-Ange, le moins qu'on puisse attendre de lui c'est qu'il ne se prononce pas sur leurs œuvres. Or l'Ancien Testament offre une beauté si parfaite que quiconque en a eu la révélation ne se lasse pas de la célébrer. Il faut qu'il communique à d'autres sa chaude admiration et cela non pas seulement par des exclamations enthousiastes qui traduisent de vagues sentiments, mais en l'analysant pour la justifier en raison. C'est ainsi que la science de l'Ancien Testament présente bien des problèmes nouveaux ; sa tâche est immense, elle suffirait à occuper une génération de savants ; que tous ceux qui aspirent à y collaborer le fassent avec la conviction qu'il n'est pas d'objet plus digne d'un ardent labeur.

HUGO GRESSMANN.
